

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 51

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chaise que je conduirai moi-même, et une victoria pour aller au Bois ?

— Sans doute.

— Un trousseau ravissant, un revenu raisonnable, et une maison parfaitement montée ?

— Oui, ma mignonne.

— Une livrée d'un goût irréprochable, un cocher et un groom anglais, et des chevaux dont certes parlera tout Paris ?

— Je le présume.

— Une position brillante, et un salon que je saurai rendre délicieux ?

— Sans contredit.

— Et, enfin, un mari qui aura assez de sagesse et de tendresse pour ne point contrarier mes goûts, et assez d'esprit pour comprendre que je saurai faire un brillant usage de sa fortune ?

— Cela est vrai... Mais dis-moi, ma petite Gabrielle, pourquoi as-tu gardé le mari pour la fin ?

— Parce que... parce que... Parce qu'ordinairement, ce n'est pas le mari que l'on considère d'abord, mais bien sa situation, sa fortune, ses circonstances, comme disent les Anglais, et la plus ou moins belle position que vous fera le mariage.

— Ah ! — fit madame de Saive avec un long soupir, — ce n'était pourtant point cela que j'avais cherché dans le mien.

— Eh ! ma tante, — interrompit Gabrielle en riant, — ne vous êtes-vous point mariée devers mil huit cent trente ? On était si romanesque alors, si désintéressé et si sentimental !... Aujourd'hui, Dieu merci, on sait que la tendresse, que les jolies petites câlineries de la vie à deux ne suffisent pas longtemps ; que l'on ne peut pas compter parmi les élus, pas être *du monde*, en un mot, si on ne lui apporte pas beaucoup de richesse et d'élégance. »

A ces paroles de sa nièce, madame de Saive se tut un moment, puis elle reprit d'une voix légèrement attristée :

— Je suis peut-être coupable à ton égard ; je crains de t'avoir mal conduite, mal élevée, Gabrielle, chère orpheline, gentille enfant que m'avait laissée ma sœur.

— Vous, ma tante ?... Oh ! détrompez-vous. Vous verrez comme on me recherchera quand je serai mariée. Et je vous jure que, dès à présent, tout le monde s'accorde à dire que mon éducation vous fait le plus grand honneur. Pour ma part, je vous assure que, grâce à votre affection, à vos soins maternels, je me suis toujours trouvée la plus choyée des nièces, et presque la plus heureuse des filles.

— Ce n'est pas tout d'être heureuse ; il faut encore savoir rendre les autres heureux, — murmura madame de Saive d'une voix timide.

— Eh quoi, tante, vous ai-je jamais causé quelque chagrin ?

— Non, ma chère enfant, tu as toujours été l'orgueil et la joie de ma vie... Mais ton futur mari : mais Alfred ?

— Eh bien, Alfred ?... A-t-il à se plaindre de moi ? Ne lui donnai-je pas ma main, ma personne, ma fortune ? Que demanderait-il encore ?... Est-ce que le cadeau n'est pas assez brillant ?

— Il lui faudrait, avec cela, ton affection, ton dévouement, — insista madame de Saive.

— Mon affection, vraiment ? Ne la lui ai-je pas donnée ? Ne l'ai-je pas préféré au petit marquis de Colne, qui n'était pas fort riche, et au général Lajonchère, qui me semblait un peu vieux !... Et quant au dévouement, il verra, certes, si je ne sais pas m'utiliser, m'ingénier, me multiplier même, pour bien tenir ma maison, pour faire citer mon salon comme l'un des plus brillants de Paris, et monsieur Alfred Duperré comme un des plus fortunés

banquiers de l'univers, ayant une grande fortune, un goût parfait, et une femme des plus charmantes.

— Oh ! je n'en doute pas, ma chère Gabrielle... Mais pour votre intimité... dans votre intérieur ?

— Eh ! ma tante, a-t-on un intérieur, quand on vit beaucoup dans le monde ?... Le matin, on se voit au déjeuner, nécessairement ; c'est dans l'ordre. Puis, monsieur s'en va à ses affaires, et madame à ses emplettes et ses visites ; ou bien elle prépare ses toilettes et arrange ses projets. Les trois quarts du temps, dans l'après-midi, j'aurai mon *lunch* toute seule ; puis j'irai au Bois, seule aussi, fort souvent, et Alfred ne m'y rejoindra qu'après la clôture de la Bourse. Nous rentrerons, il est vrai, à notre hôtel ensemble, mais ensuite, la plupart du temps, nous irons dîner en ville, ou si nous restons chez nous, nous aurons du monde à dîner. Après cela, il faudra s'habiller pour le théâtre, pour le bal et les soirées. Nous irons tous les deux, c'est dans l'ordre. Mais se voit-on, se trouve-t-on dans l'intimité, au milieu de trois cents personnes, ou dans une loge à l'Opéra ?

— C'est fort bien, mon enfant. Mais, ton mari, Alfred, s'accommodera-t-il toujours de cette vie ?

— Parfaitement, ma tante, car il y est, comme moi, habitué.

— Oui, Gabrielle, cette vie de triomphes, de fêtes et d'agitations, paraît charmante tant que la jeunesse dure,

— Oh ! ma tante, quand on a la chance d'être riche, heureuse et belle, on peut la faire durer, rapportez-vous-en à moi.

— Bien, mon enfant, mais après ?

— Après ?... Beaucoup plus tard ?... On a un salon encore ; on ne brille plus par soi-même, mais pour se distraire ; on patronne les étoiles naissantes, les jeunes célébrités ; on ne danse plus, mais on joue ; on cause quand on ne peut plus chanter. Et, — bien qu'on soit devenue vieille, — lorsqu'on a été belle et brillante, et fêtée, il y a autour de vous tout un monde qui s'en souvient. Sur ce monde-là, croyez-moi, vous régnerez encore.

— C'est bien, ma Gabrielle ; règne longtemps, sois heureuse toujours, pour que ta vieille tante, qui n'a pas d'autre cour, elle, que quelques fidèles amis, n'ait pas à emporter un regret dans la tombe.

— Ne parlons pas aujourd'hui de tombe et de regrets, — dit Gabrielle en riant et en embrassant sa tante. — Une fiancée ne doit porter que du blanc et du rose, le noir est défendu... Et là-dessus, je retourne à mes chiffons. »

Presqu'aussitôt elle reparut dans son coquet appartement, riieuse et triomphante au milieu de ses amies, radieuse au milieu de ses bijoux et de ses dentelles.

(A suivre.)

E. MARCEL.

Il y a quelque temps, tout le petit village de F... était en fête. Le soir, un nombreux groupe d'ouvriers de divers métiers y réglaient une contestation à coups de poing. Quoique la lutte fut complète, elle ne faisait néanmoins pas présumer de graves résultats ; mais elle produisit assez de bruit pour attirer un agent de police. A la vue de celui-ci, décoré de sa plaque argentée, tous prirent la fuite, à l'exception d'un ouvrier boulanger, qui cherchait sa casquette. L'agent le saisit au collet en lui disant :

— Vous allez me renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette affaire.

— Eh bien, monsieur, répond le pauvre garçon tout étourdi, je vous assure que je ne sais pas grand'chose ; j'ai été presque tout le temps dessous.

Un de nos lecteurs nous rappelle cette vieille mais charmante anecdote :

« Lorsque Voltaire vint faire un séjour à Lausanne, il fut mandé au château par Monseigneur le bailli. Celui-ci le fit asseoir et lui dit :

— Monsieur de Voltaire, je suis bien aise de vous voir vous établir à Lausanne, mais je veux vous donner un petit avis. On dit, Monsieur de Voltaire, que vous avez écrit contre le roi de France, cela est très mal ; mais le roi de France est bien loin, et vous êtes dans les Etats de Berne ; il ne vous peut rien. On dit aussi, Monsieur de Voltaire, que vous avez écrit contre le Bon Dieu, ah ! c'est très-mal ; mais le Bon Dieu est si miséricordieux que si vous vous repentez, il vous pardonnera probablement. Mais, monsieur de Voltaire, je veux vous dire, n'écrivez rien contre Leurs Excellences, car elles ne vous pardonneraient jamais ! »

Réponses et questions.

Le mot de la précédente charade est : *fougueux*. — Ont deviné : MM. Broyon, Sandmeyer, Coigny, D. Mayor, Borgeaud, cafetier, J. Fiaux, G. Pascal, Lausanne ; Demont, St-Prex ; Fräsch, Cossonay ; Bastian, Forel ; Genton, Chaux-de-Fonds ; G. Nicoud, Duparc, L. Orange, Genève ; Cercle démocratique, Fleurier. La prime est échue à M. G. Duparc, au bureau de l'enregistrement, 15, Genève.

Problème.

On me sert régulièrement une rente viagère de 1000 fr. par an. J'ai en outre une fortune personnelle dont le $\frac{1}{6}$ me rapporte le 5 % par an, le $\frac{1}{5}$ le 4 $\frac{3}{4}$ %, le $\frac{1}{4}$ le 4 $\frac{1}{2}$ % et le $\frac{1}{3}$ le 4 %. Le reste ne me rapporte rien. Or, il arrive que dans les années bissextiles j'ai 15 centimes de moins à dépenser par jour. Quel est le montant de ma fortune personnelle ?

Prime : *La vieille milice vaudoise*.

Recette. *Omelette au jambon*. — Hachez du jambon avec un peu de civette, cerfeuil, persil et marjolaine ; mêlez-y une demi-cuillerée de farine, quatre ou cinq œufs et deux décilitres de lait. Délayez bien tout cela, faites chauffer un peu de beurre dans une tourtière, mettez-y la farce et faites cuire au four.

THEATRE. — Demain, dernière représentation de *Clara-Soleil*, avec le concours de M. Gaugiran et de M^{me} Chéry. Nous engageons vivement tous ceux qui ne connaissent pas cette pièce amusante, émaillée de surprises, d'incidents comiques et de bons mots, de ne pas manquer l'occasion. Notre troupe l'interprète du reste avec beaucoup de talent, de verve et d'entrain. — Le spectacle commencera par la *Maison sans enfants*, drame en 3 actes. Admission des billets du dimanche pris seulement au guichet. Rideau à 8 heures.

Boutades.

Mme **, malgré son embonpoint et son retour d'âge, a encore une passion frénétique pour la danse et ne manque pas une occasion de s'y livrer. — Ouf ! dit-elle un soir, après un galop vertigineux, je suis tout en *nage* de danser. — Mais, madame, il

me semble que vous êtes plutôt en âge de ne pas danser, lui répond un monsieur plus spirituel que galant.

On demandait à un vieillard de la campagne quel âge il pouvait bien avoir. — Je ne sais pas que vous dire, répondit-il en patois, huitante-sept, huitante-huit... peut-être huitante-neuf... Je n'y fais maintenant plus attention.

Un ouvrier ouvrait la vanne des eaux de Bret située au bas de la rue Pépinet. Il tournait à tour de bras sa longue clé, lorsqu'un voyageur de commerce, à l'accent parisien, vient à passer et lui demande :

— Que c'est-il donc cette machine?... Est-ce pour la lumière électrique ?...

— Non, monsieur, répond l'ouvrier, je remonte l'horloge de St-François.

— Ah ! tiens, c'est curieux, ça !

Et le voyageur de continuer avec sa marmotte sous le bras.

Deux jeunes gens parlaient l'autre jour des arènes de Nîmes. « Ah ! dit l'un d'eux, on ne fait plus des constructions pareilles, les Romains bâtissaient plus solidement que nous. »

L'autre n'était pas convaincu.

— Voyons, reprend le premier, trouve-moi donc un monument construit de nos jours qui ait résisté depuis trois mille ans ?

Entendu dans un magasin de parfumerie :

— Je suis bien fâchée, mais je ne suis pas contente de votre eau de Cologne.

— Oh ! madame, elle provient cependant d'une excellente maison.

— Ça m'est égal, je trouve qu'elle ne sent plus rien. Ils y mettent trop d'eau et pas assez de cologne...

Cueilli dans les signalements fédéraux :

« ... Un faiseur de balais, de petite taille, borgne d'un œil. »

L. MONNET.

LIBRAIRIE NATIONALE, Tranchées-de-Rive, 3, GENÈVE

EN SOUSCRIPTION :

LA SUISSE

Etudes et Voyages à travers les vingt-deux cantons
par J. GOURDAULT.

Grande édition de luxe in-4°, ornée de 825 belles gravures.

Cette édition est la plus riche qui ait été faite sur l'histoire et la description de la Suisse ; elle paraît en livraisons au prix de 1 franc et sera complète en 90 livraisons. On peut recevoir la 1^{re} ou les 2 premières livraisons à titre d'essai. Envoi gratis et franco du prospectus.

Des représentants sont demandés. OL.195.G.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO